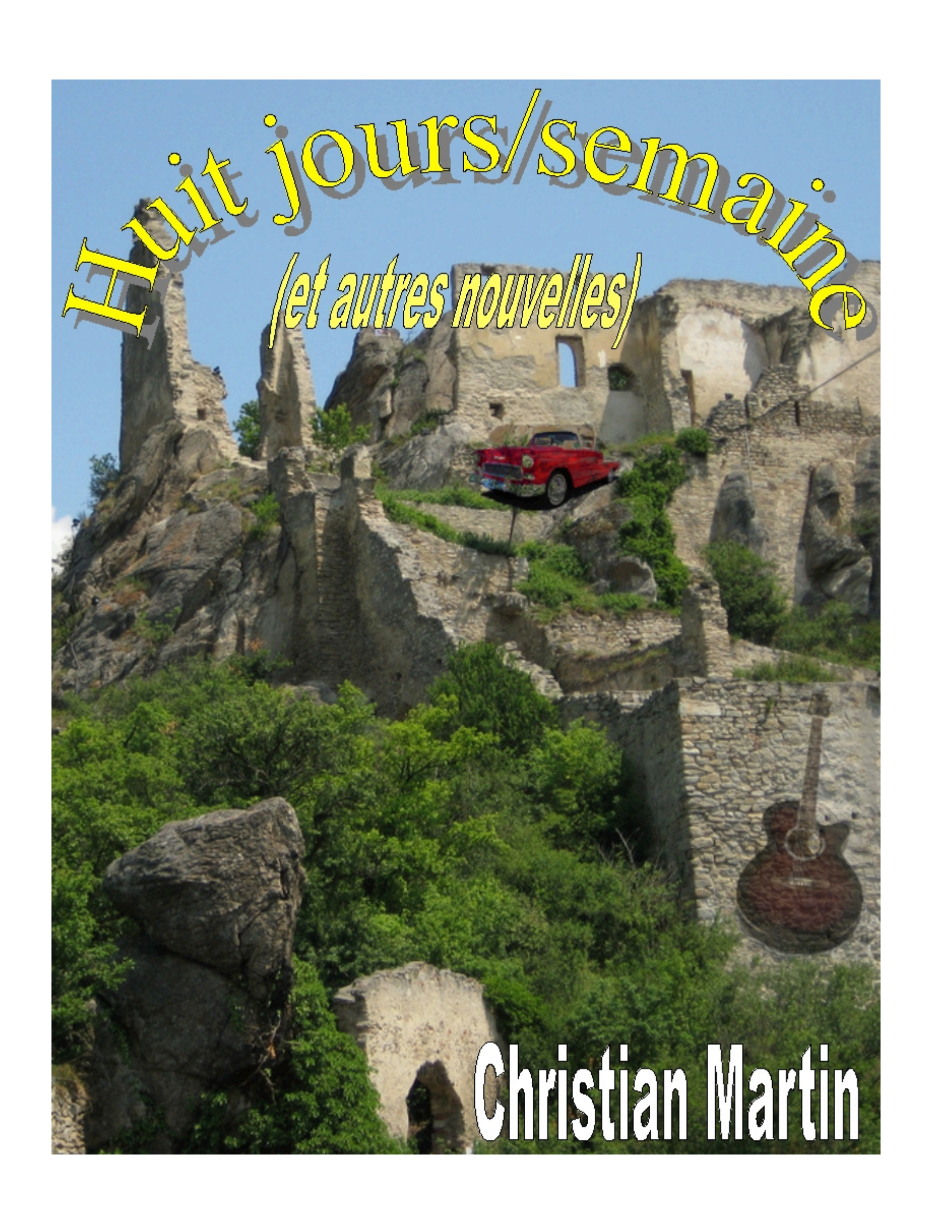

Huit jours/semaine
(et autres nouvelles)
Christian Martin

8jrs semaine crédits photos

Illustration:

guitare : CC BY SA 2.0 BY victor.lavrentev

http://www.flickr.com/photos/mofxx/2410156472/

chevy : CC BY NC 2.0 BY Roadsidepictures

http://www.flickr.com/photos/roadsidepictures/1440013503/

château : CC BY SA 2.0 BY muppetspanker

http://www.flickr.com/photos/muppetspanker/

http://christianmartin.canalblog.com/

http://laveniraudio.canalblog.com/

Une Main sur l'Autoroute

Agrippé au volant, j'écarquille les yeux à m'en faire mal. Visibilité presque nulle. Le ciel a sûrement une dent contre nous, pauvres Québécois. Depuis plus d'une heure il crache son verglas sur nos têtes. Chaussée glissante. Vitesse réduite. Peu de circulation sur l'autoroute qui se transforme en patinoire. Courbe. Aïe! Dérapage. Ouf! Retour dans ma voie.

— Bordel! Qu'est-ce que je fous là?! Pas un temps à mettre un éditeur dehors!

Et pourtant, j'y suis bien, dehors. Ou plutôt, ma guimbarde y est. Et moi, je me cramponne désespérément au volant, sur le qui-vive, tentant de conserver un minimum de contrôle sur l'engin. Virage. Nouveau dérapage.

— Eh meeeerrrrde! Je hais l'automne!

Je retire mon pied de l'accélérateur et la guimbarde cesse de valser.

Mon humeur ne s'est guère améliorée depuis le matin. Difficile d'avoir le sourire quand le téléphone vient fracasser un rêve d'amour, un samedi matin à six heures trente! Richard, mon diffuseur, me pressait de foncer sur Montréal. Un problème, semblait-il, avec les stocks des Éditions de l'A Venir. Sans plus de précision. Il s'est contenté d'ajouter: « Monte! ça urge! ».

Bien sûr, il a réussi à m'inquiéter. J'ai considérablement investi dans notre dernière production. Passant devant la douche avec regrets, j'ai attrapé un fruit ou deux pour la route et j'ai sauté dans ma guimbarde qui, miraculeusement, a accepté de démarrer sans trop se faire prier. J'ai foncé dans un ciel menaçant. Peu après, les nuages ont crevé.

Système de chauffage déficient. Je l'ai mis au maximum pour empêcher que le pare-brise ne givre complètement. Les essuie-glaces l'assistent de leur mieux; ce qui est peu.

J'avale les kilomètres à petites bouchées prudentes. Impossible de faire autrement sans risquer de visiter d'un peu trop près les murailles rocheuses qui bordent l'autoroute. Un éclair soudain, sur ma gauche, me fait sursauter, entraînant

une embardée. La guimbarde glisse contre le garde-fou.

— Shit! Ma peinture!

Je m'inquiète surtout pour la rouille sur la carrosserie. Je sais qu'elle camoufle tant bien que mal de nouveaux trous. Une carrosserie grugée n'incite pas les patrouilles de « l'opération minoune » à la clémence. C'est la fourrière qui guette ma pauvre guimbarde. Et comme tous mes moyens sont investis dans les Éditions, il ne m'en reste plus guère pour changer de voiture. Il faut donc préserver celle-ci au maximum.

Relevant mon col, je sors inspecter les dégâts. Le crachat céleste me harcelle aussitôt. Je passe à l'arrière du véhicule et jette un oeil sur le côté du passager. Impossible de faire un constat des dommages, la guimbarde repose toujours contre le garde-fou qui lui a évité de glisser dans le profond fossé qui, comme les douves du Moyen-Age pour les châteaux, protège la muraille schisteuse.

Au moment de remonter en voiture, je me souviens soudain de l'éclair, cause de l'embardée. J'inspecte les alentours. Déserts. En fait, en y pensant bien, il n'y a pas eu une voiture en vue depuis au moins vingt minutes. Trempé. Je dégouline de partout lorsque je reprends place au volant. C'est tout de même curieux cet éclair! Illusion? Possible. La grande tension que demande la conduite dans un temps pareil peut en être la cause.

Après un sinistre gémissement de ma carrosserie contre le garde-fou, je reprends la route. Les kilomètres se traînent, dixième par dixième. Un nouvel éclair, perçu du coin de l'oeil gauche, a failli avoir des conséquences similaires au précédent. Je réussis cependant, par purs réflexes, à reprendre le contrôle à temps et à remettre mes quatre roues sur le droit chemin ─ un exploit, croyez-moi!

De fréquents coups-d'oeil dans le miroir latéral ne m'apprennent rien sur l'origine des éclairs. Un orage? Par un temps pareil??? Sûrement pas des éclairs de chaleur, en tout cas! Curieux. Vraiment curieux!

Nouveau coup-d'oeil inquiet.

— **AH! Merde!**

Coup de freins. Dérapage plus ou moins contrôlé. Arrêt.

— Ce n'est pas possible!

Je dévisage mon miroir. Une fraction de seconde, j'ai cru y voir une main. Noire. Ou grise foncée. Palmée?

— Je deviens dingue?!

J'hésite à ouvrir la portière. Si je n'avais pas rêvé...

— Ne fais pas le con!

Et sur cet auto-encouragement, j'entrebâille la portière, laissant aussitôt s'infiltrer à l'intérieur de petites billes qui sursautent sur la banquette. Aucune trace d'une main noire. Normal. D'où aurait-elle pu venir? Je faisais tout de même du cinquante kilomètres heure! Cependant, je ne suis pas tranquille. Ça devient un peu trop bizarre pour moi, cette histoire. Bon, d'accord! j'ai une légère tendance à la paranoïa, mais pas à l'hallucination! À moins que... Serais-je vraiment malade? Plus malade que je ne l'ai cru à ce jour?

J'ai envie de faire demi-tour et d'aller me coucher. Ça ne me va pas du tout d'être réveillé en plein rêve d'amour un samedi matin. Mais je songe à Richard, aux problèmes avec les stocks des Éditions... Et puis, faire demi-tour sur l'autoroute, ce n'est pas évident. Au fond, je me suis tapé la moitié du trajet, aussi bien continuer. D'ailleurs, le temps se réchauffe et la patinoire se retransforme en route. Ce sera plus facile maintenant.

***

Le soir. Les phares de ma guimbarde percent la nuit. Je suis de retour vers Sherbrooke. Les problèmes avec les stocks des Éditions se sont avérés moins problématiques que prévu. Ils ont été réglés assez rapidement. En fait, une fois sur les lieux, Richard m'a avoué avoir tenté de me rejoindre dès qu'il s'est aperçu de l'erreur infiltrée dans ses livres. En vain, bien sûr. J'avais quitté la maison depuis longtemps. Quant au téléphone cellulaire, il ne s'est pas encore ajouté à la technologie périmée de ma guimbarde. Libéré, donc, assez rapidement des dits problèmes, j'en ai profité pour rendre visite à Pierre Lacroix, vieux complice de l'époque de Temps Tôt. En excellente compagnie, j'ai égaré le temps en palabres et projets. Résultat: je rentre chez moi en me faufilant dans la nuit.

Jusqu'ici, le trajet s'est effectué sans pépin. Nulle trace des hallucinations de la journée. En y songeant bien, c'est ici que ça s'est produit. Entre Sherbrooke et Granby. Éclair.

— Voilà que ça recommence! Ça m'aurait étonné, aussi.

Je ne suis pas paniqué comme précédemment. Au cours de l'après-midi, j'ai eu le temps de m'habituer au phénomène. Je suis présentement plus curieux que terrorisé. Mais la main blanche, spectrale, qui sort de mon miroir latéral pour me saisir à la gorge a vite fait de changer ça. Brusque coup de freins. Hurlement des pneus. Cris de klaxons effrayés ou courroucés qui m'évitent de justesse. Coup d'oeil à gauche. Plus de main blanche. Retour du bon sens. Je me range sur le bas côté.

Le front contre le volant, je me demande d'où sort cette main impossible. Je me sens fatigué. Le phénomène a dépassé le stade de la curiosité. Il est devenu une

menace. Fantôme? Spectre? Ou autre chose? Et pourquoi?

Soudain, déclic! Je cherche fébrilement dans ma mallette le dernier numéro de *L'Angle Ouvert*. Je tâtonne, je palpe.

— Où se cache-t-il?

J'allume le plafonnier et retrouve aussitôt mon exemplaire. Voilà! J'avais raison! « Tout sur L'Angle Mort! ». Arborant le sourire du gamin ayant découvert la cache des cadeaux de Noël, je sais maintenant d'où vient la main. Et je sais comment m'en débarrasser.

Dans le coffre arrière, je pêche un miroir latéral que je conservais auprès des différents contenants d'huiles, d'anti-gel et de lave-vitre. Depuis qu'un jour un farceur m'avait arraché le mien, j'en gardais toujours un de secours, au cas où... Je m'arme d'un marteau, d'un poinçon et d'un tournevis et, à la lueur d'une torche-électrique sporadiquement amplifiée par les phares des voitures qui passent sans me voir, j'installe ce deuxième miroir latéral légèrement sous le premier. Devoir accompli, je m'assieds au volant et règle ma petite fenêtre magique.

Je reprends la route, le coeur plus léger. Je sais que la main me laissera désormais tranquille. Mon nouveau miroir a tué l'angle mort.

Christian Martin

25/26 octobre 1992

Le Trou Sot

Mes clefs me rendent fou. Ce sont pourtant des clefs tout à fait ordinaires : clefs de maison, d'auto, de bureau, réunies par un simple anneau et une chaînette.

Il se passe quelque chose de très bizarre pendant la nuit. Bizarre en ce sens que chaque matin, avant de partir pour le boulot, j'ai beau me tâter, inspecter soigneusement l'endroit où je les ai déposées la veille, j'ai grand peine à les retrouver. C'est comme si des farfadets s'étaient amusés à me piquer mes clefs.

Au départ, c'était plutôt frustrant. C'est devenu réellement exaspérant. Pendant un temps, j'ai trouvé comique cet entêtement à perdre mon trousseau. Mais maintenant, je suis inquiet. Ni ma compagne, ni les enfants, ni la bonne, ni le chien ne peuvent jouer, la nuit, avec mes clefs, puisque je vis seul comme un ermite. Inexplicable!...

J'ai tout essayé. D'abord, je les ai déposées près de moi, sur la table de chevet. Le lendemain matin, j'ai fini par les retrouver, bien sûr!... Mais sous le lit. Bon. Une coïncidence, un accident, ça arrive, que je me suis dit. Bourré de sommeil, j'ai pu, en effet, les avoir foutues par terre sans m'en rendre compte, en cherchant l'arrêt du réveil.

Le lendemain soir, mon trousseau prenait à nouveau la direction de ma table de chevet, mais cette fois, à l'autre bout, loin du réveil matin. Lorsque J'ouvris les yeux, à sept heures, mes clefs avaient disparu. Cinquante minutes plus tard, alors que je frôles dangereusement le retard, je les dénichais sur le comptoir de la cuisine, derrière ce qui restait du pain de blé entier. Comment étaient-elles venus là? Aucune idée!

Par la suite, je tentai une série d'expériences toutes aussi décevantes les unes que les autres. J'espérais qu'au moins un endroit de la maison me fût resté fidèle... Sur le bureau, dans un tiroir sous les caleçons, dans la bibliothèque derrière le « Prelude to Foundation » d'Asimov, dans la pharmacie à l'intérieur du flacon d'aspirine, sous la télé, dans le cassettophone, derrière le magnétoscope... J'eus beau diversifier, multiplier les endroits où je rangeais, camouflais mes clefs, jamais, le lendemain, elle se trouvaient où je les avais déposées.

Je crois que je deviens cinglé. En plus, il y a le patron qui me tombe dessus

chaque matin, comme un rituel, parce que j’arrive en retard. Je ne peux plus me justifier... Perdre ses clefs, ça peut arriver une fois, mais pas tous les jours! Et pourtant... Le patron est à bout de patience, je le vois bien. Il est à la veille de me flanquer dehors. Au fond, peut-être serait-ce la solution... Les engueulades du patron seraient grandement minimisées si je n’avais plus de boulot... Sans boulot, je me moquerais pas mal de perdre mes clefs! Il n’y aurait plus d’urgence pour les retrouver... Ah! Comme ce serait bon! Plus d’inquiétude, plus de tension nerveuse. Dormir paisiblement, enfin!

Bon. Ce soir, advienne que pourra. Je suis las de vivre sur le qui-vive, de ne sommeiller que d’un oeil, sans jamais surprendre qui ou quoi que ce soit! Si ça continue, c’est la dépression qui me guette.

***

Je crois que je suis malade... Ha, ha, ha... C’est trop drôle!... Ho, ho, ho... À se taper la têtre contre les murs! Ha, ha, ha... Ce matin, je me suis réveillé nu... Hu, hu, hu... Mon pyjama a disparu... Hu, hu, hu... J’y avait solidement épinglé mes clefs!...

Dans le sentier

Dans le sentier. Je suis dans le sentier. Des arbres. Une garde d'honneur feuillue au garde-à-vous me salue au passage. Je marche. Lentement. Presque solennellement. Par endroit, la pénombre m'envahit et le soleil m'atteint avec peine. Je marche.

J'avance difficilement. Par ici, le sentier n'est visiblement plus entretenu depuis des cycles. On le devine à peine. Et chaque pas devient un combat, car la nature se fait rebelle. Emmêlée comme un écheveau, la végétation sauvage veut me retenir. De toutes parts, des nuage d'insectes m'assaillent sans répit. Je suis haletant, mais j'avance tout de même... un peu.

J'entrevois soudain, dans ce fouillis végétal, la plus belle, la plus délicate, la plus fragile, mais aussi la plus forte des fleurs. Comme je me penche sur elle, elle me dit, dans un silence, d'aller plus loin. J'apprécie son encouragement et mon sourire se fait témoin de ma gratitude.

J'avance malgré les ronces qui m'attaquent, qui me déchirent. Mon souffle est trop court pour laisser échapper ma plainte. Mes bras, mes jambes sont en sang. Seules mes larmes laissent transparaître la souffrance. Mais je me bats avec courage.

Je fais halte, me repose. Dans cet univers sauvage, un oiseau apparaît de nulle part. La grâce de ses gestes, alors qu'il dessine une auréole invisible autour de ma tête, bouleverse mon coeur. De sa voix d'au-delà, il me chante les promesses de l'amour. Son chant attise à nouveau l'étincelle de l'espoir. Ma voix s'enrobe de douceur lorsque je lui réponds :

— Va, mon ami. Va m'attendre là-bas. Et que tes frêles ailes, saupoudrant une neige étoilée, guident mes pas.

La pluie. Le vent. La grêle. L'orage. Les éclairs. Ma garde d'honneur succombe. Chaque soldat de bois est frappé sans pitié. Dans des craquements et des gémissements atroces, chacun me supplie de partir, d'aller plus loin, de fuir ces zones de tempêtes. Alors, parce que la peur m'envahit, parce qu'elle me noue les tripes, je me mets à crier. À crier comme un fou. Je tente de courir. Je tombe. Je

pleure, mais je me relève.

J’avance. Il a cessé de pleuvoir. Enfin!... J’ai envie de m’écrouler, de cesser le combat. La forêt n’est plus que ruines où on entend trop bien le silence. Il est partout, ce silence obsédant. Il crie. Il hurle à la mort. Pour ne plus l’entendre, je me bouche violemment les oreilles. Un écureuil me fait signe alors. Il ne me craint pas. Il me regarde venir de ses grands yeux tristes. Et je peux lire dans ses grands yeux si tristes. Ils m’adjurent de ne jamais abandonner. Honteux, je baisse le regard. À mes pieds, trois petits. Je souris en songeant qu’en parent dévoué, l’écureuil les veille avec amour. J’en caresse un, doucement. Mon sourire se fige. Il est mort. Veille funèbre. Comment remercier un être qui vous apporte réconfort dans la souffrance d’un deuil? Je ne peux empêcher une prière de s’envoler.

Je marche. Je marche. Je marche. L’avance est à la fois plus facile là où le feu du ciel a brûlé et plus pénible là où les gardes sont tombés. Vêtements et peau en loques, j’atteins enfin l’extrême frontière de la forêt. Réalisant soudain que je touche au but, je rassemble mes dernières forces et la franchis en titubant. Aussitôt, la lumière m’éblouit. Je ferme promptement les yeux. Je sens les rayons du soleil percer ma peau. Chacun d’eux tente de réchauffer mon coeur glacé. Mes paupières se descellent lentement. Et, entre les rides de l’onde qui voile encore mes prunelles, j’aperçois... Magnifique!

Un immense champ de fleurs s’étire, langoureux, à mes pieds. Des milliers et de milliers de fleurs survolées par l’oiseau de nulle part. L’oiseau se pose au centre du champ fleuri. Je cligne des yeux une fraction de seconde et l’oiseau n’est plus. À sa place, il y a toi. Toi qui souris, qui m’attends. Toi en blanc.

Descente

Cette femme et moi sommes des amis. De très bons amis... En fait, je croyais que nous étions bons amis. J'osais le croire sincèrement. Mais l'étions-nous?

***

Toto leva péniblement une paupière. Un oeil encore embué de sommeil apparut. Il regarda lentement autour de lui et, ne distinguant qu'un épais brouillard, il replongea dans ses rêves.

La chaise berçante oscilla tout doucement, comme effleurée par une main invisible.

***

Dans le ciel, un cumulus blanc sortit de son immobilité, poussé par une brise.

***

Elle et moi, des amis?... Peut-être... Elle était grande musicienne. Avec aisance, ses doigts virevoltaient sur les touches du piano pour, aussitôt après, pincer de joie les cordes de la guitare. Quel délice quand sa bouche embrassait l'embouchure de la flûte! Et mes pieds étaient saisis de la folie de la danse lorsqu'elle flagellait les peaux tendues de la batterie. Mais, les plus purs ravissements, je les goûtais quand, de sa voix, elle me saisissait aux tripes et me menait en bateau — j'étais conscient du fait, mais trop charmé pour réagir.

Elle chantait si bien qu'elle aurait pu porter le monde sur l'aile d'un songe. Elle aurait pu le porter à travers le cosmos, jusqu'aux étoiles les plus lointaines.

Elle aurait pu, mais elle n'en fit rien.

***

Toto rêva d'étoiles et de cosmos. Il était le roi. Le roi volant, explorateur, aventurier. Conquerrait-il cette planète, ce monde nouveau autour duquel il orbitait? Pourquoi pas?

Toto aurait pu, mais il n'en fit rien.

***

Le nuage sentit un puissant vent ascendant se saisir de lui. Avec cette

sensation, vinrent celle d'étrangeté, de malaise et de peur. Aussitôt, le nuage s'agrippa au sommet des arbres.

Il aurait pu monter très haut. Il aurait pu devenir un des plus grands. Il aurait pu contempler les mers lunaires. Il aurait pu assister à l'amour des étoiles. Il aurait pu naître à nouveau dans le cosmos.

Il aurait pu, mais il n'en fit rien.

***

Ma prétendue amie était apeurée, effrayée terrifiée. Elle ne savait rien du cosmos, et ne voulait rien en savoir non plus. Elle n'avait pas du tout le goût de porter le monde entier sur ses épaules, dans sa tête, sur sa voix, ou dans sa chanson. Non, elle ne porterait pas le monde! La lourdeur de celui-ci l'écraserait aussi sûrement, songeait-elle, que le talon clouté sur la puce téméraire.

Bien sûr, elle ne savait pas — ou peut-être avait-elle oublié? — qu'avec une chanson, la vie, la mort, l'amour, le travail, et même le monde, étaient plus légers.

Ainsi mon amie ne porta pas le monde... Plutôt, elle arrêta de chanter, de rêver et d'espérer. Les membres et les organes de son être se mirent à se décomposer. La mort l'avait saisie à bras-le-corps.

***

Non, Toto ne s'empara pas de cette nouvelle planète autour de laquelle il orbitait si librement. Il se contenta de la regarder : sombre, brune, brumeuse, étrange, cruelle.

Il aurait pu facilement la conquérir, songea-t-il. Rien de bien difficile pour un grand aventurier comme lui.

Mais, pour le moment, une étrange sensation se répandait comme feu aux poudres dans tout son corps. Douleur, hurlaient ses poumons. Il suffoquait, se mourait!

Toto s'éveilla abruptement et se débattit avec désespoir. Enfin, il réussit à se défaire de son opposant : le coussin brun.

Damned!

Toto roula des yeux, au comble de la colère.

Cet enfant d'homme! Ce... ce..., bégaya-t-il mentalement d'indignation. *Il mériterait d'être griffé! Ça lui servirait de leçon! On n'étouffe pas ainsi le chat de la maison! Ça ne se fait pas!*

Toto sauta de la chaise berçante, traversa la cuisine de son pas félin et, de mauvaise humeur, entreprit de mastiquer avec soin son « Cat Chow ».

S'il n'avait été de cette petite peste, songea le chat sous le croquant de la nourriture sèche, il aurait conquis ce nouveau monde et serait devenu le Roi Toto.

***

Le nuage résista au vent violent. Il ne le laisserait pas l'entraîner de plus en plus haut. Oh, non! Pas de cosmos pour ce nuage-ci! Jamais! Il avait le vertige... Il préférait plutôt devenir une brume, un brouillard, et s'entendre sur Londres.

Oui, il serait un gentil petit brouillard rondouillard et gris à travers lequel des souris et des rats, tout aussi gris que lui, courraient, fuiraient, vivraient, dormiraient, mangeraient et, finalement, serait piégés à grands renforts de couinements stridents dans les cabanes, les maisons et les égouts.

Oui, il serait un brouillard humide. Et même, plus qu'humide! Trempé.

Plus de soleil, plus de clair de lune, plus de nuages, plus de pluie. Plus qu'un brouillard humide et pénétrant. Sa décision était prise. Voilà ce qu'il ferait!

L'ex-nuage s'étala sur la ville, s'insinua au travers des vêtements, s'infiltra dans les maisons, perça la peau, jusqu'à l'âme, jusqu'au coeur, de sa froide humidité.

L'ex-nuage entendit voguer une merveilleuse chanson sur la jolie voix d'une jeune femme. La mélodie se noya dans la mer de brume. Le cumulus dégénéré perçut aussi un ronflement, un rêve de gloire, un ronronnement et un miaulement qui moururent, tranchés net, dans une brume de violence.

L'ex-nuage haussa ce qui lui tenait lieu d'épaules et s'agrippa encore plus fermement à l'herbe rase. Il attendit là, sans bouger, la fin de la métamorphose : ces curieux pseudopodes qui lui poussaient sur toute la surface s'enfonceraient bientôt profondément dans le sol et se transformeraient en racines.

Le Maniaque électrique

J'aspire à la tranquillité, à la quiétude. Mais l'aspirateur et son tintamarre féroce s'acharnent à m'en priver. J'ai les nerfs en pelote. Chaque brin est enroulé si serré sur le précédent que le poids formidable de la balle de nerfs n'a plus rien à voir avec son volume insignifiant. Pourtant, j'avais pris mes précautions.

Le bruit de l'aspirateur m'a toujours stressé. Au début, pour l'éviter, je m'armais du plumeau et du balai et je prenais les devants. J'eus beau m'appliquer, jamais je ne pus satisfaire l'appareil qui repassait invariablement derrière moi. Je tentai par la suite de lui fignoler un silencieux. Sans grand succès, je l'avoue. Mes talents de bricoleurs sont très limités. J'essayai alors la méthode de la privation. C'est-à-dire que je le privai de son filtre. Cela ne l'arrêta pas. Essoufflé, mais ne m'avouant pas encore battu, je cachai soigneusement ses accessoires. Ne me demandez pas comment, mais il les retrouva tous. Découragé, je jetai enfin la serviette et déménageai en l'oubliant volontairement. Mais mon ancien propriétaire, plein de bonne volonté — et d'espoir de récompense — me rapporta l'engin qui s'installa dans son nouveau cadre avec entrain, bénissant sûrement la négligence de son prédécesseur qui lui procurait ainsi une chasse mémorable.

J'en pris donc mon parti, me disant qu'un jour il se fatiguerait. J'avais tort. Je succombai le premier.

***

Un beau matin printanier, alors que je tentais tant bien que mal d'écrire le dénouement d'une histoire horrifique, l'instrument de torture, avec sa manie de la propreté, faisait un boucan d'enfer à quelques pas de moi. Il s'acharnait malicieusement à insérer son organe le plus étroit entre les bouquins de ma bibliothèque. Je n'en pus plus. En un bond exaspéré, je me lançai sur sa fiche et l'arrachai violemment du mur. L'aspirateur émit un sifflement de protestation.

— Ah, c'est comme ça! criai-je à l'appareil.

À grandes enjambées furieuses, je m'éloignai et revins la hache à la main. D'un seul élan, je sectionnai le fil qui l'avait relié à la prise murale. Je ne fis guère attention à la blessure sournoise laissée dans le parquet du bureau. La colère, comme l'amour, rend aveugle. Avec des gestes vifs, je me saisis de l'appareil

amputé et le projetai avec force dans le fond du placard.

La journée s'écoula en me laissant le temps, ici et là, de songer à nouveau à l'incident du matin. L'auto-critique admit que ma réaction avait été enfantine. Mais cela ne m'empêcha pas de m'endormir la nuit venue.

***

Je faisais mes nuits depuis le moment où j'avais cessé de porter des couches. Je fus donc étonné de m'éveiller alors qu'il faisait encore noir. Intrigué, je jetai un oeil sur le cadran lumineux du réveil : « 2 : 20 », indiquait-il.

Aïe! songeai-je. *Il est beaucoup trop tôt!*

Et je replongeai la tête dans l'oreiller en me demandant bien ce qui m'avait éveillé.

Comme le sommeil alourdissait à nouveau mes paupières, je perçus un grattement. L'esprit aussitôt en alerte, j'attendis dans l'expectative. Le grattement se reproduisit. Les yeux soudainement grands ouverts, je pris appui sur un coude. Le bruit semblait provenir du mur me faisant face.

Un rat? pensai-je.

Légèrement nerveux - je ne raffole pas de ces bestioles -, j'allumai la lampe de chevet. Un nouveau « gratt gratt » me fit sursauter.

On dirait que ça provient de la pièce voisine, me dis-je, pas du tout tranquille.

Quittant le havre de mon lit, je pris refuge dans mes pantoufles. Je me traînai les pieds et laissai ma chambre derrière moi, n'en gardant que des regrets. À l'abris contre le chambranle, je lançai un coup d'oeil circonspect dans le bureau. Silence. Je maudissais ma solitude. La compagnie m'aurait à tout le moins forcé à jouer au brave, ne fut-ce que pour ne pas perdre la face...

J'inspirai profondément, à m'en faire péter les poumons : je tentais de me convaincre que la manoeuvre rassemblait mon courage. J'hésitai encore. Nouveau grattement. D'un coup de pied au fesses, je me forçai à pénétrer dans la pièce.

Ma jambe gauche s'enfonça dans le vide jusqu'à la cuisse. Je criai. La panique m'envahit. Ma respiration se fit plus rapide. Je tentai en vain de me dégager. La lumière se fit, brutale, m'aveuglant un moment. Tout à mes efforts pour me libérer, je ne l'avais pas entendu s'approcher. Et pourtant, je me rendais bien compte maintenant qu'il était la cause de mes tourments. De son long boyau, il avait fait basculer l'interrupteur et permis ainsi d'éclairer la scène. Le plancher, vil complice, s'était servi de la blessure que je lui avait infligée pour me piéger.

L'aspirateur, de ses chromes, me regarda, menaçant. À grands renforts de

sifflements et de cris suraigus, il me fit comprendre qu'il n'avait pas apprécié de se faire couper le cordon. Je comprenais parfaitement. D'autant plus que depuis un moment son inspiration puissante visait, à travers ma culotte de pyjamas trop mince, une partie particulière de mon anatomie. Je repoussai chaque attaque avec l'énergie du désespoir. Lorsqu'il m'eut acculé aux larmes, je lui promis d'être gentil à l'avenir. Cela le contenta, puisqu'il cessa ses « avances ».

Les lèvres du plancher me libérèrent et je m'en extirpai avec un soupir de soulagement.

J'ai rafistolé le cordon électrique de l'aspirateur et j'ai pansé au mieux la blessure du parquet. Peut-être, à la longue, aurais-je pu me convaincre que j'avais rêvé toute cette histoire. Mais toutes les nuits, vers deux heures vingt, le maniaque de la propreté me persuade du contraire lorsque, dans un boucan du diable, il chasse la poussière à travers l'appartement.

Une Autre époque

J'ouvris les yeux et ne reconnus pas le décor qui m'entourait. Du bruit, des éclats de voix sous moi, à ma gauche, attirèrent mon attention. Il y avait fête, ce soir, dans la grande bâtisse qui ressemblait curieusement aux maisons du début de la colonie... Ce que je faisais à cet endroit? Je ne sais trop. Mais chose certaine, je n'étais pas chez moi. De cela, je peux jurer!

Très rustre, semblait la demeure. Le bois, massif, partout à l'intérieur, était à peine équarri. Et, à première vue, il ne semblait y avoir qu'une seule grande pièce au rez-de-chaussée et une autre similaire au premier. Chose curieuse, l'étage s'arrêtait à la demie de la surface du rez-de-chaussée. D'où j'étais couché, j'apercevais l'immense table rectangulaire qui faisait presque toute la longueur de la pièce en dessous, et le grand nombre de convives assis tout autour.

Mais je remarquai surtout ce gros homme barbu, vêtu de frusques d'une autre époque, installé à l'extrémité de la table, qui se levait souvent et parlant fort et buvant beaucoup.

Moi, j'étais là, en haut, étendu à même le plancher de bois rugueux, les regardant s'empiffrer aux mets variés. Ma participation à la fête se bornait à l'observation. Je n'avais ni faim ni soif. Je me contentais d'observer en me demandant ce que je faisais si loin de mon vingtième siècle natal.

Lorsque les convives furent rassasiés, ils se regroupèrent et déplacèrent l'énorme table. Puis, accompagnés d'instruments de musique, ils commencèrent à danser. À ce moment, elle arriva. Je s'avait que c'était elle. Elle.

Celle-là même qui m'avait secouru au centre de la jambe de pierre dans cet autre temps, alors que l'on m'écrasait... que je m'écrasais...

La couverture pas tout à fait blanche qui enroulait complètement son corps la faisait ressembler à un cône. Si je ne l'avais pas si bien sentie, si bien ressentie; si mon âme ne l'avait reconnue, j'aurais pu la prendre pour quelque phénomène surnaturel car, défiant la loi de la gravité, elle me survolait à portée de bras... Quoique son visage me fut caché par cet étrange cône, je sus qu'il s'agissait d'elle, de l'Enfant du Jour. Même dissimulée à mes yeux, je la reconnaissais...

Au moment où elle s'apprêtait à s'éloigner, je l'agrippai fermement et la

ramenai vers moi. Docilement, elle s'étendit à mes côtés. Je la sentis nettement déposer la tête au creux de mon épaule. Sensation de bien-être, de bonheur, de fierté aussi...

Ma conscience s'abîma dans un gouffre. Lorsque je refis surface, l'heure du coucher était venu et la fête terminée. Surpris, je me retrouvais subitement assis à même le sol, au rez-de-chaussée, près de la porte de cette maison de jadis. J'étais adossé au mur, les jambes ramenées vers moi, et je surveillais, perplexe, des femmes qui s'attardaient encore à ranger un dernier couvert, à passer un dernier coup de balai. Mon oeil capta soudain une silhouette blanche qui me tournait le dos. Merveilleuse dans la simplicité de son vêtement de nuit, escortée par une dame d'âge mur, elle s'appliquait à grimper l'échelle abrupte qui menait à l'étage. Une fois de plus, je la reconnus. C'était elle! Celle qui m'avait sauvé dans le futur! Celle qui avait reposé contre moi, plus tôt.

Brusquement, je basculai hors du temps, quittant cette époque bénie qui nous avait réunis.

J'ouvris les yeux et...

Huit jours / semaine

Mark se débattit, renversa sa bière. Il rattrapa vivement la bouteille et regarda autour de lui, hagard. Il croisa le regard de John qui, à l'autre bout de la pièce, interrompit un moment son baratin à la petite rousse plantureuse, pour lui demander un «ça va?» du bout des lèvres. Mark força un sourire et hocha discrètement la tête. John se détourna, visiblement rassuré.

Mark était perplexe. De toute apparence, il s'était endormi après sa troisième bière. C'était plutôt exceptionnel. Mais il rationalisa le fait en songeant qu'il avait jouer avec le *band*, les trois soirs précédents, jusqu'à tard dans la nuit. Il devait être plus fatigué qu'il croyait.

Assis dans un coin de la pièce, il saisit sa guitare. Il se mit à gratter les cordes et à fredonner, dans un pseudo-français très accentué, une petite mélodie qu'il avait composée. Le truc était grossier, mais sans faille. Il l'avait développé un soir d'ennui profond, où même la bière avait un goût fade, pour attirer les filles «distinguées» de l'Art School.

Mark prit une gorgée de bière et s'absorba à nouveau sur sa guitare. Il n'avait pas besoin de chanter à tue-tête; Malgré le brouhaha des conversations, il y en avait toujours une, parmi les étudiantes du Art School ─ habituellement inscrite en option «littérature romantique» —, que la guitare attirait comme un aimant.

Mark leva la tête à nouveau et ne put s'empêcher un sourire. John, déjà éméché, faisait le pitre sur une table, amusant la galerie.

─ C'est ta guitare?

Elle était venue de nulle part. Interloqué, Mark cessa un moment de gratter sur les cordes. C'était là la plus jolie fille qu'il avait jamais rencontrée. Et des filles, il en avait connues, malgré son jeune âge.

─ C'est ta guitare? répéta-t-elle.

Toujours sonné par l'émerveillement, Mark ne put que hocher la tête.

─ Tu en joues plutôt bien.

Il referma enfin la bouche et parvint à sortir un «merci» rauque. C'était la

première fois qu'une fille lui faisait un tel effet. Elle le rejoignit gracieusement sur le sol et il apprit qu'elle s'appelait Christine.

— C'est charmant ton petit air. Tu devrais y mettre de vraies paroles, un jour.

— Tu savais que ce n'était pas du vrai français?

— Évidemment! Je parle français couramment. J'ai habité Paris quelques années, ajouta-t-elle en lui prenant la main.

Au moment de quitter, Christine à son bras, Mark se retourna pour faire un signe à John. Ce dernier secouait les effluves de l'alcool sur le plancher de danse au rythme endiablé du dernier tube d'Elvis Presley et ne le vit pas.

L'air de la mer était mordant, ce soir. Ils ne restèrent pas longtemps sur les quais. Les morsures glaciales incitaient peu à une intimité que Mark désirait plus que jamais.

Christine l'entraîna dans une voiture qu'il supposa la sienne: une grosse Chevy rouge vif de l'année. Sûrement, elle devait être la fille d'un haut et riche dignitaire. Peu nombreux ceux qui possédaient une Chevy '55 dans ce coin de pays; la voiture dont rêvaient tous les jeunes.

Pendant un bon moment, Christine au volant, ils roulèrent dans le labyrinthe des rues de la petite ville portuaire.

— Que fais-tu dans ce trou? demanda Mark en jetant un regard dégoûté sur les façades lépreuses qu'ils longeaient.

— Je suis en vacance.

— En vacance? Ici???

Christine lui sourit, sans rien ajouter. Mark se demanda si elle ne se moquait pas de lui. Il fut sur le point d'ajouter un peu de tranchant à son ton, mais laissa tomber. La nuit était beaucoup trop prometteuse pour qu'il risque un moment d'humeur. À la place, il lui parla de ses rêves, de sa musique, de sa soif de voir le monde, de quitter ce patelin à jamais. Avec John, ils faisaient des plans en ce sens.

Ils roulèrent longtemps sans que Mark ne fasse vraiment attention à leur parcours. Jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'ils se dirigeaient vers le château. Le jeune homme fut intrigué. Qu'allaient-ils faire dans ces ruines, sises tout là-haut, au bord de la falaise? Il connaissait des endroits autrement plus agréables et romantiques que ces vieilles pierres, malgré le titre pompeux de «monument historique» que lui donnait le maire. Pourquoi là, justement? Mark posa la question. Devant le sourire énigmatique de la jeune femme, il frissonna. Il n'était plus sûr, soudain, de vouloir passer la nuit avec cette femme. Au départ, il craignait un peu de ne pas être à la hauteur, mais maintenant, il y avait autre chose, un

sentiment indicible, un malaise sournois qui s'insinuait lentement, tout doucement, en lui. Quelque chose n'allait pas. Il sursauta. Elle avait posé la main sur sa cuisse et, comme par magie, son inquiétude fondit sous la chaude caresse.

Mark eut la bizarre impression que leur arrivée dérangeait les ruines. Comme un surplus de bile, son malaise remonta. Il hésita à rejoindre sa compagne dont la silhouette voguait, aguichante, entre les blocs de pierre. Il ne pouvait tout de même pas la laisser se perdre dans les ruines! Qu'est-ce qu'une jeune femme comme elle, en vacances, pouvait connaître aux ruines?

Sans plus réfléchir, refoulant son malaise derrière une façade d'héroïsme, Mark s'arma de sa guitare et trotta sur les traces de Christine. Celle-ci disparut derrière un bout de mur toujours debout. Mark ralentit le pas et jeta un oeil au ciel. Un nuage venait de voiler le quartier de lune qui éclairait sa route jusque là. Frissons. Mauvais pressentiment. Envie viscérale de plus en plus incontrôlable de faire volte-face.

— Tu viens?

Mark sursauta. Il laissa un moment à son coeur pour qu'il cesse de vouloir bondir hors de sa poitrine. Sa réplique, à sa grande honte, se fit chevrottante.

— Où es-tu?

— Ici.

Se guidant sur la voix, il avança prudemment. Un pas. Un autre. Puis, brutalement, sans trop comprendre comment il y était arrivé, il se retrouva dans les bras caressants de Christine. Sa bouche. Ses chauds baisers... brûlants.

Il ne comprit pas tout de suite d'où venait la puanteur que son souffle haletant amenait soudain à sa conscience. Il nota, presqu'au même moment, le curieux bruit sporadique de poêle à frire avec une perplexité ténue, encore submergée par le désir. Son esprit fit soudain le lien: la puanteur, le bruit, étaient liés aux... baisers! Et Mark, à ce moment seulement, ressentit l'atroce douleur. Il hurla, se débattit, tenta d'arracher de sa peau brûlée ce fer à la grâce si parfaite. En vain.

— T'es folle! Arrête!

Il hurla à nouveau, torturé. L'odeur de sa propre peau calcinée lui souleva le coeur. Il se déchargea sans que cela ne ralentisse le moindrement l'avidité de son amante. Il perdit conscience.

***

Mark se débattit, renversa sa bière. Il rattrapa vivement la bouteille et regarda autour de lui, hagard. Il croisa le regard de John qui, à l'autre bout de la pièce, interrompit un moment son baratin à la petite rousse plantureuse, pour lui

demander un «ça va?» du bout des lèvres. Mark força un sourire et hocha discrètement la tête. John se détourna, visiblement rassuré.

Christian Martin

octobre 1994

revu en novembre 1994

****très vaguement inspiré de **Christine** et de la chanson des Beatles «Eight Days a Week».*